

Chateaubrian Today, edited by Richard Switzer. Proceedings for the commemoration of the Bicentenary of the Birth of Chateaubriand, 1968; The University of Wisconsin Press, Madison, Milwaukee, London, 1970.

Clément Moisan

Volume 4, Number 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500189ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500189ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moisan, C. (1971). Review of [*Chateaubrian Today*, edited by Richard Switzer. Proceedings for the commemoration of the Bicentenary of the Birth of Chateaubriand, 1968; The University of Wisconsin Press, Madison, Milwaukee, London, 1970.] *Études littéraires*, 4(2), 235–238. <https://doi.org/10.7202/500189ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

l'analyse d'un sujet très précis comme « Roman et revendication féminine d'après les *Mémoires du comte de Comminges*, de M^{me} de Tencin » (J. Deccottignies), que ce soit par l'étude d'un sujet d'ensemble comme « Pour une définition du conte » (Nicole Gueunier), contribuent à rejeter définitivement les clichés et lieux communs qui couraient il n'y a pas longtemps encore sur le roman du XVIII^e siècle pour situer la place et la fonction essentielles de ce roman dans la conscience générale de l'époque où il a pris naissance et pour caractériser ses rapports avec ce qu'on appelle la philosophie des lumières. Et l'enquête est d'autant plus précieuse que les points de vue de l'historien de la littérature, de l'historien des idées, du philosophe ne seront jamais séparés. En fait, *Romans et lumières au XVIII^e siècle* soulève une foule de questions dont les discussions qui suivent chaque série de communications et qui en recueillent toute la substance sont le vibrant témoignage que le siècle actuel, à notre époque, est peut-être en train de devenir le XVIII^e siècle. Comme l'écrit Jean Fabre en conclusion : « . . . nous avons quelque chose à demander au XVIII^e siècle ; en particulier lui demander de nous aider à poser ces problèmes des rapports d'une pensée qui est une pensée philosophique, conceptuelle et puis d'une création où l'être total s'engage par le roman ; le rapport qu'il peut y avoir entre le monde imaginaire ; ou semi-imaginaire du roman ; et le monde où l'on vit . . . » (p. 478)

René GODENNE

Chargé de Recherches
du Fonds National Belge
de la Recherche Scientifique



Chateaubriand Today, edited by Richard SWITZER. Proceedings for the commemoration of the Bicentenary of the Birth of Chateaubriand, 1968 ; The University of Wisconsin Press, Madison, Milwaukee, London, 1970.

Considérant la place que l'Amérique occupe dans la vie et l'œuvre de Chateaubriand, voyant aussi le nombre imposant des universitaires américains qui l'ont commenté et interprété, dont Richard Switzer, l'éditeur de ce volume, l'université du Wisconsin, a organisé en octobre 1968 un colloque destiné à commémorer le deuxième centenaire de la naissance de l'auteur d'*Atala*. Les participants sont venus de tous les horizons et les quelque vingt-six exposés recueillis dans *Chateaubriand Today* traitent des aspects les plus divers de la carrière et des ouvrages de l'« enchanteur ». On a d'abord repris quelques-uns des grands thèmes de l'écrivain : la nuit (Jean-Claude Berchet, Université de Paris) ; la mort (Lynda Cypres, Colorado State University) ; la liberté (A. Owen Aldridge, University of Illinois) ; l'adolescence (K. O'Flaherty, University College, Cork). Les influences du XVIII^e siècle (Robert Shackleton, Oxford), des philosophes en général (Arnold Ages, University of Waterloo), et de Rousseau en particulier (Merle Perkins, University of Wisconsin) ont fait l'objet de subtiles analyses et de rapprochements de textes souvent frappants. On a tenté de relier *Atala* et *René* à l'*Immoraliste* et à *la Chute* par le lien de la confession romancée (Gerald Storzner). Aux particularités poétiques de telle œuvre, *la Vie de Rancé* (Charles A. Porter, Yale University), on se devait d'ajouter des études sur le poète de la nature (B.F. Bart, University of Pittsburg) et des instances du cœur (Serge

Galupeau, Brown University), sans oublier le poète tout court que traitent magistralement Richard Switzer et Manuel de Diéguez. L'homme politique, complexe et imprévisible, suscite encore des recherches minutieuses qu'alimente la découverte de documents nouveaux : « C. as a Constitutionalist and Political Strategist » (Joseph-Albert Bédé, Columbia University) ; « C. and Napoleon » (Priscilla P. Clark, University of Illinois) ; « C. révolutionnaire politique » (Patricia Joan Siegel, Carleton College) ; « C. and French Politics of the 1830's and 1840's » (Harry Hedman Jr, Tulane University). Restent toujours d'actualité le voyageur (Morris Springer, Roosevelt University), et, puisque nous sommes aux États-Unis, l'accueil qu'on lui a réservé en Amérique (Charles Lombard, University of Illinois), de même que les modèles littéraires qui lui ont servi pour créer son héroïne Atala (Hélène Monod-Cassidy, University of Wisconsin). On parle rarement, et avec raison, du dramaturge : peut-être fallait-il un jour dire pourquoi (Fernande Bassan, Wayne State University). Enfin, deux études méritent, croyons-nous, une attention particulière, l'une de Michael Riffaterre (Columbia University), parce qu'elle reconstruit autour du langage l'édifice que l'on vient de savamment démonter ; l'autre, de Richard M. Chadbourne (University of Colorado), parce qu'elle met en lumière un des aspects les plus méconnus de l'œuvre et de la personne de C. : le comique.

Chateaubriand utilise de préférence un vocabulaire « architectural » ou « monumental », qui lui est imposé, pour ainsi dire, par son obsession de la mort et du temps destructeur. Ses *Mémoires* sont toujours décrits comme un

« édifice que je bâtis avec des ossements et des ruines », ou encore comme un « temple de la mort ». Ce qui le touche le plus intimement, il le voit en termes d'architecture. L'étude des figures de style rend sensible cette rêverie de C. sur le monument. Tout s'organise d'abord autour de mots qui deviennent des symboles : *temple, cathédrale, palais, pyramide, obélisque*, etc. Voulant montrer l'homme dénaturé par le péché, il dit : « C'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines ». Mais l'emploi du monument ne tarde guère à dépasser le niveau du trope pur et simple : il appelle une « structure morale », comme l'explique M. Riffaterre. « La représentation du monument sera donc un moyen d'instituer la dimension du Temps, de lui donner la première place dans un texte [. . .]. Le code *monument* est dès lors un mode d'expression qui présuppose un passé et engage l'avenir » (p. 66). En effet, le monument de C. représente à la fois la mort et la victoire sur la mort ; il a pour fonction « de retrouver dans le changement universel ce qui ne change pas, de faire ressortir dans la multiplicité des expériences individuelles de grandes lois ou des vérités communes à tous » (p. 70). Il est donc en fin de compte une référence imaginaire, un souvenir affectif, préfiguration de la mémoire proustienne : « la soudaine surimpression d'une sensation actuelle et d'une récollection ancienne » (p. 70). (Proust avait d'ailleurs reconnu en C. son devancier). S'insérant dans le mécanisme de la mémoire, le monument concrétise la dimension temporelle et se réduit en « une opposition AVANT/APRÈS » (p. 72). Ainsi s'explique le motif des ruines cher à l'écrivain. La ruine est un concept dynamique qui suppose

un *avant* et un *après* ; elle est l'aboutissement d'un processus de dégradation ; une vie dans la mort ; l'annonce d'autres ruines ; un devenir. C'est ainsi qu'elle s'identifie au spectateur qui regarde ce monument *devenir*, qui le pénètre et devient ce qu'il voit. « Les mots mêmes qui expriment ruine, mort, disparition, se substituent ainsi, à leur tour, au regardeur de monuments, au desservant de la liturgie du souvenir, et le relèvent de ses vigiles. Le fait même d'écrire *absence*, *ruine*, ou *mort*, c'est déjà en composer le monument [. . .]. Le *fait* de l'écriture, dans le moment même qu'elle énonce une destruction, représente la victoire du monument sur la ruine » (p. 80).

Le sérieux de cette démarche créatrice, le caractère solennel des thèmes de C., les poses grandiloquentes de l'auteur, ont imposé au public l'image d'un écrivain qui ne pouvait jamais rire, ni même sourire. Il avait lui-même averti son lecteur : « Je ne sais rire que des lèvres ». Et pourtant, Sainte-Beuve détectait déjà dans les *Mémoires* que C. lisait chez Mme Récamier une « verve comique et mordante ». Tous les procédés s'y retrouvent en effet : comique de mots et de situations ; parlers populaires ; parodies ; juxtaposition inattendue de termes ; accumulation de traits ridicules et bouffons. Il les utilise d'abord pour se moquer de lui-même (« Je ris de moi-même en bâillant ») et pour bien montrer qu'il n'échappe pas aux pitiéres de la condition humaine. Parlant de la passion qui le dévore, il note : « Je suis prêt à me poignarder ou à rire ». Des deux possibilités, on devine celle qu'il a choisie. Il n'avait d'ailleurs pas à s'excuser de rire, puisque Dieu aussi « rit de tous mes songes », et que c'est sans doute l'une des plus sages façons

de supporter « l'imposture de l'univers ». L'étude de M. Richard Chadbourne relève dans les *Mémoires* et ailleurs, les traits, les scènes, les expériences, qui mettent en relief cet autre côté de la médaille, ou, comme le dit C., « l'envers des événements » : comment l'homme politique savait voir le ridicule de ses pairs et des circonstances dans lesquelles il se trouvait ; comment l'obsédé de la mort pouvait organiser une danse macabre, une « sérieuse pantalonnade », dit-il ; comment l'écrivain se moquait de ce qu'il écrivait (« Moi, j'ai barbouillé force papier »). Il sentait par là combien est absurde et vaine toute action humaine, même celle qu'on considère comme la plus noble. La définition de Kant convient admirablement au rire de C. : « Le rire est le résultat d'une attente qui soudainement débouche sur rien ». Dans les situations les plus solennelles, quelque chose le poussait à douter, c'est-à-dire à rire. Car le doute prenait chez lui cette tournure. Participant un jour chez Mme de Krüdner à une de ces discussions politiques et religieuses qui se terminaient par des prières, il sent tout à coup le ridicule de la scène. Il ne trouva rien à dire à Dieu, car, conclut-il, « le diable me poussait à rire ». Pour se manifester, son mépris tournait vite au comique : « mon mépris caché rit », affirme-t-il. Louis-Philippe est un « sergent-deville », le roi d'« une monarchie municipale » ; Napoléon, un acteur qui change de costumes et d'idées à volonté, « aussi parfait dans le comique que dans le tragique » ; Talleyrand soutenant Fouché, « le vice s'accrochant au bras du crime ». Il avait ce talent de découvrir « le côté comique des révolutions les plus graves » (M. Levaillant), de faire ressortir dans les scènes tragiques les scènes

bouffonnes. En cela, le rire lui était enfin une façon de se donner la réplique, comme sur les tréteaux un acteur solitaire. On n'a peut-être pas eu tort de dire que tout ce dont il avait besoin était « une cellule de moine sur un théâtre ».

Clément MOISAN

Université Laval

□ □ □

BALZAC, l'illustre Gaudissart. La Muse du département, Classiques Garnier, édition de B. Guyon, Paris, Garnier, 1970, 500 p.

Bien qu'elles fussent séparées de dix années (*l'illustre Gaudissart* est de 1834), Balzac groupa ces deux œuvres sous la même rubrique des *Parisiens en Province* dans la série des *Scènes de la Vie de Province* qui fait partie des *Études de Mœurs*. Il les publia ainsi reliées pour la première fois en 1843 dans le tome VI de la *Comédie humaine*. M. Guyon s'appuie donc de l'autorité du romancier lui-même en nous donnant cette édition de « deux récits aussi différents par la masse, la matière et le ton » (p. XIII).

Cette édition s'avère indispensable pour tout chercheur qui voudrait désormais approfondir un aspect quelconque d'un de ces romans. Au point de vue scientifique l'apparat critique de M. Guyon est irréprochable et témoigne d'une maîtrise extraordinaire du domaine balzacien. Il nous présente une introduction générale pour les deux textes, des notices bibliographique et biographique, des notes et une introduction approfondie pour chaque roman (dont cent pages pour *la Muse du département*). Il y ajoute également une série

d'appendices critiques et documentaires où le spécialiste trouvera l'histoire de chaque texte, les variantes, des pages supprimées de *l'illustre Gaudissart* et les textes pré-originiaux de *la Muse du département*. En tout l'édition comprend cinq cents pages dont à peine la moitié est consacrée au texte des romans.

Pour *l'illustre Gaudissart* l'éditeur emploie avec raison le texte de l'édition Furne de 1843, qui dans ce cas est le même que l'exemplaire personnel du romancier de l'édition Furne (F2). Il indique toutes les variantes du manuscrit de l'édition originale de 1834, de sorte que nous disposons de la genèse de plusieurs longs paragraphes aussi bien que d'un passage fort intéressant de douze pages qui fut publié en 1834 et supprimé dans l'édition de 1843.

Pour *la Muse du département* M. Guyon se sert du F2 corrigé de Balzac en 1845 en ajoutant les variantes du feuilletton du *Messenger* (mai et avril 1843), de l'édition Souverain (novembre 1843) et de l'édition Furne de 1843. Il indique aussi les variantes des textes pré-originiaux qui servent de source au romancier et il reproduit ces textes en entier après les variantes. Le spécialiste trouve recueillis dans cette édition tous les textes nécessaires pour une étude de la genèse du roman et du phénomène du réemploi chez Balzac.

L'introduction de *l'illustre Gaudissart* puise largement dans un article de l'éditeur, « Balzac, héraut du capitalisme naissant » (*Europe*, numéro spécial Balzac, janvier-février 1965). Dans les deux textes précités M. Guyon met l'accent sur la signification politique et sociale du récit où il voit surtout une méditation sur